



L'histoire, profondément ancrée dans le monde contemporain, met en lumière les relations chorales de jeunes gens qui portent haut leurs espérances malgré les griffes d'anciennes blessures. L'univers des libraires, les réseaux sociaux, les âmes passionnées et les esprits brûlés constituent l'essence de ce roman dans lequel la douceur se mêle à la force des sentiments et où la lumière n'en finit pas de renaitre du désenchantement, voire des drames.

Après un séjour aux États-Unis, Camille revient en France. Jeune femme volontaire bien que fragile, elle s'installe en Provence et amorce sa carrière professionnelle. Elle renoue avec Thomas, son premier amour. Son existence prend une nouvelle dimension au contact d'hommes et de femmes attachants, quelquefois malhabiles mais toujours sincères. Dont l'énigmatique Mona qui bouleverse plusieurs vies. Que faire de son fardeau et de celui des autres ? L'amour est-il plus puissant que la peur quand elle tenaille le ventre ?

DU MÊME AUTEUR

Clairs-obscur à Monaco, Éditions NL, 2016.

ISBN : 978-2-37733-027-0
Prix France TTC - 12€ | editionsNL.com

FRÉDÉRIC BARRÈS

L'amour, plus fort que l'amour



FRÉDÉRIC BARRÈS

*L'amour,
plus fort que l'amour*

NL

FRÉDÉRIC BARRÈS

*L'amour,
plus fort que l'amour*

editionsNL.com

ISBN : 978-2-37733-027-0

Tous droits réservés
FRÉDÉRIC BARRÈS
et Numeriklivres, Paris, France 2017

Crédit photo couverture :
kevron2001/fotolia

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur, nous vous prions de ne pas la diffuser, notamment à travers le Web ou les réseaux d'échange et de partage de fichier. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

editionsNL.com

*Les fées existent
parce que des héros anonymes croient en elles.*

Mélie Daydreamer

Si ton ventre crie,
je crierai plus fort que lui.

1.

La fin d'un rêve

Gigantesque, tentaculaire, quasi inhumain, alors que conçu et construit par l'homme pour l'usage exclusif de l'homme. Camille déambule, éreintée, la colonne vertébrale laminée, dans les labyrinthes de lumière crue ou étouffée, pour attraper sa correspondance. Le terminal brigué gît à l'autre extrémité de l'aéroport international d'Atlanta, le super hub, comme aime à le rappeler l'État de Géorgie dans ses spots publicitaires. Une cité monstrueuse érigée en plusieurs dizaines d'années, avec pour l'atterrissage et le décollage, cinq pistes parallèles larges comme des autoroutes, détenant le record du monde du nombre de passagers, un train reliant tous les satellites, des couloirs rectilignes ou incurvés interminables, des boyaux vitrés ou appendices mécaniques afin de répandre et fluidifier la transhumance, un enchevêtrement inextricable de souterrains aux parois de métal doublées de verre fumé, un flot ininterrompu de femmes et d'hommes anonymes, marchant vite, à la recherche de la seconde à gagner ou ne pas perdre... Traînant une valise coquillage griffée autant que bossue, un sac de plage replet sur l'épaule, et lestée d'un sac à dos aussi

lourd que ceux des bagnards, la frêle Camille avance à pas comptés, fière et déterminée, sur la moquette mauve du tunnel 6-CA. Objectif : la plate-forme départ Europe-Asie, ultime et dérisoire pause avant la traversée de l'atlantique, le retour aux sources, après l'épisode yankee, ou l'épopée avortée, c'est selon.

Les corridors successifs accèdent à d'improbables carrefours, où toutes les nationalités du monde se croisent, sans se dévisager, insensibles à l'humanité de l'autre, plongées dans leurs propres mystères, marchant au ralenti ou courant à perdre haleine pour vaincre le temps. Camille souffle, l'espace de quelques minutes, en se laissant porter sur un tapis roulant tellement long, qu'il est illusoire de vouloir en détecter l'extrémité perchée trop loin devant. Nulle paire d'yeux ne remarque ou ne s'intéresse aux nombreux écrans électroniques vantant les mérites de la nouvelle bière texane privée d'alcool et de mousse, ou la dernière version d'un luxueux 4X4 japonais fabriqué depuis peu sur le sol américain. Les regards de deux provinciaux français se sont interceptés au milieu de l'introspection de masse, le hasard a frappé ces êtres dans l'indifférence générale. Autour d'eux, la solitude l'emporte sur le grouillement urbain des âmes, personne ne parle à quiconque, qui lui rend bien.

— Puis-je vous aider, Mademoiselle.

— Volontiers, c'est très aimable. Vous êtes français ?

— Périgourdin, précisément. Donnez-moi votre sac, il vous encombre pour la marche. Si j'avais une troisième main, je vous débarrasserais également de votre valise !

L'homme courtois se saisit de l'objet informe, le glisse sur son épaule et fait mine de souffrir à la charge. Il arrache un sourire à Camille, le premier depuis longtemps.

— Comment avez-vous deviné ma nationalité ?

— Seules les Françaises portent ce type de chapeau avec élégance. C'est du grand art.

— Je l'ai déniché dans une petite boutique du bord de mer, près d'Antibes, il y a deux ans. Je le considère presque comme un porte-bonheur, je ne m'en sépare jamais, sauf les jours de grand vent !

Un siège baquet récemment libéré accueille Camille, tandis que son chevalier servant, quadragénaire bon teint, se dirige vers le comptoir en chasse de deux cafés. Camille revient de loin. Elle tente de rallier l'hexagone depuis plusieurs semaines, mais l'état de ses finances ne lui permettait pas d'envisager le transfert, même en low cost. Et une nuit d'insomnie devant les écrans d'internet lui a porté chance. Une place s'est libérée dans un vol Atlanta-Roissy pour quelques dérisoires dollars. Cette dépense raisonnable ajoutée à celle du charter San Diego-Atlanta, a rendu la traversée de l'Amérique du Nord et de l'océan atlantique globalement abordable. La voici en petite robe trop légère pour la saison, queue-de-cheval solidement arrimée derrière la tête, ses yeux bleus perçants comme jamais, transbahutant son barda d'un continent à un autre, en cet automne frémissant. Les haut-parleurs annoncent les prochains départs selon une file indienne métronomique, sans aucun répit. Rien ne l'écartera de son chemin, la décision est prise et bien prise, son père aurait dit « irrémédiable ». À vingt-deux ans, elle en a soupé de

la liberté d'entreprendre, du rêve du drapeau étoilé. En tant que frenchie, elle a surtout vécu d'expédients, de petits boulots mal payés et non déclarés. Sauf un, guide trilingue sur un porte-avions de l'US Navy, désarmé à la fin des années soixante-dix, devenu musée flottant et coulant dorénavant des jours paisibles dans la rade de San Diego : l'USS Midway.

Le crépuscule tapisse le ciel. De lentes vagues moirées traversent l'immense baie transparente, reflets et réalité joints dans l'intime. Les visages des voyageurs se teintent de brun, d'orange et d'ocre. Camille se jure que le café offert par son compatriote sera le dernier de type américain, servi dans un récipient en polystyrène, insipide et même pas amer tellement l'eau âcre l'emporte sur les arômes. Ses bagages, hors son sac boursoufflé à ses pieds, sont maintenant entreposés avec leurs congénères dans les immenses hangars bétonnés du sous-sol. L'embarquement de son vol est affiché : dans une heure, elle rejoindra la cohorte des vagabonds célestes, fortunés ou non, vedettes du show-biz à l'abri derrière des lunettes noires siglées et irrémédiablement opaques, couples légitimes et les autres, et des voyageurs précaires comme elle espérant un eldorado à l'envers des migrants des trois siècles derniers en cette bonne vieille Europe.

— Vous avez à vos côtés le numéro deux d'une entreprise de conserverie artisanale implantée depuis plusieurs générations aux abords de Bergerac. Sans me vanter, c'est grâce à moi que notre établissement vient de remporter la médaille d'or, la première, dans

la catégorie exportation de terrines de volailles bio aux États-Unis !

— Je suis très contente pour vous. J'ai été sensible à votre geste lorsque vous m'avez aidé à porter mes bagages. Mais je suis désolée de n'être touchée par aucun de ces numéros, ni le deux, ni le un. J'ai besoin de calme et de me ressourcer après, disons, quelques épreuves. Je voudrais profiter des huit heures devant moi pour faire le point. Sincèrement navrée.

Camille a vite perçu le jeu du Français, qui sous des airs de samaritain, voit en elle une proie facile, une jouvencelle disponible. Elle a accepté qu'il occupe le siège contigu par charité, peut-être par défi, mais elle veille précieusement à sa zone de confort, laquelle ne sera pas perturbée par le premier exportateur de charcuterie venu. Le commercial a bien tenté un rapprochement maladroit, comme lui commander une coupe de champagne, mais cette prestigieuse boisson n'était pas à la vente dans cette partie de l'avion réservée aux billets estampillés économiques. Camille nourrit d'ailleurs un doute sur les réelles performances commerciales de son protecteur d'un vol, contraint à voyager avec les « sans-grades », à l'extrémité arrière du fuselage. Après un repas fugace mais bienvenu, elle sombre dans un sommeil réparateur, bercée par le doux ronronnement des moteurs, à peine perceptible à haute altitude en vitesse de croisière. Quand elle ouvre les yeux, son voisin est parti faire la causette à une hôtesse. Elle se laisse rapidement absorber par les noms des contrées survolées, souvent ancrées aux bords de mer, à l'aplomb de la ligne aérienne transatlantique. Glissent

mollement devant elle sur l'écran : Port-Aux-Basques, Petites, La-Poile, Grand-Bruit, François, Blanc-Sablon, dans la langue de Molière ou plus exactement celle de Jacques Cartier, autre défricheur et explorateur. Appellations exotiques et poétiques, invitations au voyage intérieur, probablement des paysages de grand froid, des pierres grises, des éperons rocheux percutés par les vagues démontées. Mais aussi la chaleur inestimable de leurs habitants affrontant les tempêtes, ou à l'abri, quand racontant aux amis les temps anciens encore plus éreintants, devant un bon feu de cheminée.

— J'ai l'impression que vous n'avez pas très envie de parler...

— Vous l'avez compris. Je dois redémarrer quasiment à zéro en France, dans le grand sud. Après les épreuves de la Californie, je ressens le besoin de calme, de me ressourcer, en rêvant, en pensant à moi, à mes projets.

— Quels genres de projets ?

— Ce qui existe de plus basique en ce monde. M'installer, travailler, faire mon nid, mon nouveau nid en quelque sorte.

— Je peux vous aider ?

— La seule aide utile revient à m'accorder confiance et certitude en ma prochaine réussite...

La conversation entre les deux Français, que finalement tout oppose, ne cesse de rebondir, s'interrompre, reprendre, pour mourir à petit feu. Le vague à l'âme de Camille s'insinue entre les deux voyageurs, elle au destin incertain, l'autre à l'emploi du temps immuable et chronométré. Un message

prévient les passagers que le jet approche d'une zone de turbulences. Le Périgourdin s'est saisi des branches de sa ceinture de sécurité à la vitesse de l'éclair, battant probablement un record mondial. Mais ce ne sont pas ces turbulences qui vont émouvoir Camille, qui en a connu des bien pires, au sens propre comme au figuré, avec son compagnon californien de souche et flibustier des fortunes d'autrui à l'envi. Les secousses durent plus que de coutume, les hôtesse à l'étroit sur leurs strapontins chuchotent entre elles, masquant leurs bouches avec la main, paroles secrètes trahies par les yeux nettement plus expressifs que par temps calme.

— Vous n'avez pas peur ?

— Même pas. Ce n'est pas ce rodéo improvisé qui va me terroriser. En revanche, j'ai l'impression que le climat du Périgord vous manque. Vous êtes blanc comme un linge qu'on vient de laver.

— Je déteste cette ligne. Il se dit que les turbulences ne feront que durcir, faute au réchauffement climatique.

— C'est un fait absolu. Un temps, certains naïfs ont espéré que le réchauffement se traduirait par un ciel bleu et clément pour tous et toute l'année. La vérité, c'est que l'élévation de la température s'accompagne d'une forme de chaos atmosphérique, dont nous ne vivons que les prémices. Attendez-vous à des cyclones plus nombreux, plus dévastateurs, des tempêtes dans des secteurs jusqu'ici préservés.

— Vous êtes sacrément informée.

— Il suffit de s'intéresser au monde. En Californie, l'eau est fréquemment et drastiquement rationnée pour les usages autres qu'industriels ou